

Haizi

Sept poèmes

traduits du chinois et présentés par Li Jinjia et Claude Mouchard

Haizi (Zha Haisheng, dit) est né en 1964 à Huaining dans la province du Anhui en Chine. En 1979, il entre à la Faculté de Droit de l'Université de Pékin. Encore étudiant, il écrit une quantité impressionnante d'œuvres poétiques (poèmes, drames en vers, chants pour chœur, etc.) et il se lie d'amitié avec d'autres jeunes poètes, tels Luo Yihe et Xichuan. Après sa sortie de l'université, il travaille comme enseignant à l'Université de Politique et de Droit de Pékin.

Haizi s'est suicidé en 1989, un mois avant le début du mouvement des étudiants sur la place Tian'anmen.

Considéré comme un des représentants de la « nouvelle poésie lyrique », il est devenu, à partir du milieu des années 90, un des poètes contemporains les plus appréciés par les étudiants et les critiques littéraires de la jeune génération. Aujourd'hui encore, une partie importante de son œuvre (surtout ses nombreux longs poèmes inachevés) demeure inédite. Cependant, plusieurs choix de ses poèmes ont été publiés. Et les poèmes que nous avons choisi de traduire sont présents dans tous ces recueils. *Au printemps, dix Haizi*, le dernier des sept poèmes que nous proposons ici, est aussi le dernier poème d'Haizi, écrit une semaine avant sa mort.

Bronze d'Asie

Bronze d'Asie, bronze d'Asie

Grand-père est mort ici, Père est mort ici, moi aussi je mourrai ici
tu es le seul endroit où enterrer

bronze d'Asie, bronze d'Asie

oiseau épris de doute, épris de vol, la mer noire tout

Mais tes maîtres sont les herbes, qui logent sur leur propre hanche ténue,
et gardent la paume et le secret des fleurs sauvages

bronze d'Asie, bronze d'Asie

vois-tu ? Ces deux colombes blanches sont les sandales blanches perdues
par Qu Yuan¹ sur la grève

à nous – nous et le fleuve ensemble – de nous les mettre aux pieds

1. Qu Yuan (343-v.290 av.JC) : poète chinois du royaume du Chu à l'époque des Royaumes Combattants ; exilé de la Cour, il s'est suicidé en se jetant dans le fleuve Milo ; son long poème « Troubles du départ » est considéré comme une des origines de la poésie chinoise.

bronze d'Asie, bronze d'Asie
ayant battu tambour, nous nommons lune le cœur qui danse dans le noir
cette lune avant tout c'est toi

1984

Soleil d'été

Été
si cette rue n'a pas de cordonnier

alors pieds nus
debout sous le soleil je regarderai le soleil

j'ai idée que les enfants de plein jour
sont sûrement nés d'un fait exprès

te voilà dans ce monde
tu veux le voir le soleil

et avec ta bien-aimée
marcher dans la rue

(une équipe d'ouvriers tout à fait bien
fume des cigarettes à midi)

soleil d'été
soleil

quand jadis le Christ est entré dans le monde
lui aussi il a grandi sous ce soleil

1985.1

Je réclame : la pluie

Je réclame qu'on éteigne
la lumière du fer cru, la lumière de l'aimée et le soleil
je réclame qu'il pleuve
je réclame
de mourir dans la nuit

je réclame qu'au matin
tu tombes sur
celui qui m'enterrera

la poussière des années est sans bord
en automne
je réclame :
qu'il tombe une pluie
à me nettoyer les os

mes yeux se ferment
je réclame :
la pluie
la pluie est l'erreur de toute une vie
la pluie est péripéties et vicissitudes

1986

La solitude à Changping

La solitude est une bourriche
est l'eau de source dans la bourriche
plongée dans l'eau de source

la solitude est le roi des cerfs dormant dans l'eau de source
et le chasseur qu'il rêve
ou encore cet homme qui avec la bourriche puise de l'eau

et d'autres solitudes
sont deux fils dans la barque de cyprès

et toutes les filles, qui autour des poèmes classiques des mûriers du chanvre
du Yuan du Xiang¹ des feuilles mortes
se perdent dans leur amour
ils sont dans la bourriche flammèches
tombées au fond de l'eau

tirée sur la rive c'est toujours une bourriche
la solitude ne peut se dire

1986

Juillet n'est pas loin

Au lac de Qinghai, pour qu'il éteigne mon amour

Juillet n'est pas loin
la naissance des sexes n'est pas loin
l'amour n'est pas loin – sous le museau du cheval
le lac est salé

donc le lac de Qinghai n'est pas loin
les amas de ruches au bord du lac
m'ont fait paraître triste et charmant :
dans l'herbe verte s'ouvrent partout des fleurs sauvages

sur le lac de Qinghai
ma solitude est comme un cheval du paradis
(donc, les chevaux du paradis ne sont pas loin)

moi je suis un grand sentimental : la fleur sauvage que chantent les poèmes
la seule fleur vénéneuse dans le ventre d'un cheval du paradis
(lac de Qinghai, éteins mon amour !)

ni fleurs sauvages ni tiges vertes ne sont loin, ni les vieux noms de famille
dans la boîte du médecin
(vous autres enfants prodigues, déjà guéris
et de retour au pays d'origine, je pars maintenant vous rejoindre)

1. Noms de fleuves au sud de la Chine. Qu Yuan a beaucoup parlé de ces deux fleuves dans ses poèmes.

donc à franchir monts et fleuves la mort n'est pas loin
des os pendent partout de mon corps
comme des branches sur l'eau bleue

ah, lac de Qinghai, eau qui s'étend dans le crépuscule
tout est comme devant mes yeux !

seuls les vols d'oiseaux du mai de la vie sont partis depuis longtemps
seul le premier oiseau qui a bu de ma pierre précieuse est parti depuis long-
temps
seul reste le lac de Qinghai, cadavre de pierre précieuse
eau qui s'étend dans le crépuscule

1986

Champ de blé en mai

Frères du monde entier
qu'ils s'embrassent dans le champ de blé
Est, Sud, Nord et Ouest
quatre frères dans un champ de blé, bons frères
se rappelant le passé
récitant leurs propres poèmes
qu'ils s'embrassent dans le champ de blé

parfois je m'assieds seul
dans le champ de blé en mai et rêve de tous mes frères
à voir les galets de mon pays natal rouler sur la rive
le crépuscule est là toujours à la courbure du ciel
parsemant la terre de villages tristes
parfois
je m'assieds seul dans le champ de blé et récite pour mes frères des poèmes
chinois
les yeux perdus, les lèvres perdues

1987

Au printemps, dix Haizi

Au printemps, dix Haizi ont tous ressuscité
dans un paysage lumineux
ils raillent cet Haizi sauvage et triste :
pourquoi donc as-tu dormi si longtemps ?

au printemps, dix Haizi grondent sourdement
dansent, chantent autour de toi et de moi
te tirent les cheveux, t'enfourchent, partent au galop, et vole la poussière
ta douleur à être fendu se répandra sur toute la terre

au printemps, de ces Haizi sauvages et tristes
il ne reste qu'un, le dernier
enfant de la nuit, plongé dans l'hiver, épris de la mort
dont il ne peut se défaire, adorant les villages vides et froids

là les tas de grain montent haut, cachent les fenêtres
il s'en utilise la moitié pour la bouche, le manger et l'estomac d'une famille
de six
et l'autre moitié pour la culture, leur propre reproduction
un grand vent souffle d'est en ouest, du nord au sud, sans égard pour la
nuit ni l'aube
que veut-elle donc dire l'aurore dont tu parles ?

1989.3.14